DEUX MOTS

AU PUBLIC

SUR

L'HOMŒOPATHIE.

GENEVE,
DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
RUE DU PUITS-SAINT-PIERRE.

1832.

DEUX MOTS

AU PUBLIC

SUR

L'HOMOEOPATHIE.

L'HOMOEOPATHIE commence à se glisser à Genève; on s'en occupe, on en parle : déjà des malades sont traités par cette méthode. Les médecins qui la connaissent et l'emploient ont en elle la plus grande confiance; ceux qui ne la connaissent qu'imparfaitement sont dans le doute et ne l'emploient point; ceux qui ne la connaissent point du tout haussent les épaules lorsqu'on leur en parle. Au milieu de ce conflit d'opinions, le public flotte incertain; donnera-t-il sa confiance aux médecins homœopathes, ou la leur refusera-t-il? Préfèrera-t-il d'être traité homœopatiquement, ou persis-

tera-t-il dans l'ancienne voie, et ne se confiera-t-il qu'à la médecine vulgaire? C'est dans cette incertitude, aussi bien que par esprit de curiosité bien légitime, que quelques personnes m'ont manifesté le désir d'être éclairées à ce sujet. Je ne crois point devoir leur donner les explications scientifiques et détaillées destinées aux seuls médecins; ceux-ci trouveront tout ce qu'ils pourront désirer dans un journal homœopathique qui paraîtra sous peu de jours. C'est donc au public non médecin que ces *Deux Mots* sont adressés, à cette classe honorable et nombreuse que l'inventeur de l'homœopathie désigne par le nom de *laïques*.

Et d'abord, qu'est-ce que *l'homœopathie*, et que signifie ce nouveau terme? Il est formé de deux mots grecs qui emportent le sens de *semblable affection* maladive, ou maladie pareille. L'*homœopathie*, ou plutôt la *médecine homœopathique*, la doctrine médicale homœopathique, est la science qui enseigne à traiter et à guérir les maladies par l'administration de remèdes capables de donner chacun la même maladie dont le malade est affecté.

Comme ceci doit paraître singulièrement paradoxal, peut-être même inintelligible, il est absolument nécessaire, pour me faire comprendre, que je donne ici, très en raccourci, l'histoire de *l'homœopathie*.

Son inventeur, qu'il faut se hâter de nommer, le Dr *Hahnemann*, médecin prodigieusement savant, érudit, et profond penseur, en même temps que chimiste habile, s'adressa à lui-même, il y a bientôt trente ans, cette singulière mais grave question : Pourquoi et comment un remède guérit-il? Jusqu'à lui, on ne s'était guère occupé de cette question, et on avait suivi la très-ancienne méthode, origine de la science médicale, d'administrer un remède dans tous les cas *à peu près* où il avait réussi jusqu'à ce moment; ceci soit dit sans faire injure aux grands hommes, passés et présens, dans l'art de guérir. Molière seul donc avait répondu à la question susdite, lorsqu'il avait mis dans la bouche d'Argan ces paroles :

Opium facit dormire,
Quia est in eo
Virtus dormitiva
Cujus est natura
Sensus assoupire.

Mais Hahnemann ne put pas s'accommoder de cette réponse, et il en chercha une autre. Elle n'était point très-facile à trouver; le *quelque chose* qui distingue une substance remède d'une substance qui n'est pas remède échappe aux sens ; ce n'est ni un goût, ni une couleur, ni une odeur ; beaucoup de substances ont des rapports de goût,

de couleur et d'odeur, qui n'en ont aucun dans leur propriété médicatrice ou guérissante ; donc les sens étaient de mauvais indicateurs. Les effets généraux ne fournissaient pas de meilleurs indices ; il y a tant de substances qui *purgent*, tant qui font *vomir*, tant qui font *suer!* A quoi donc s'adresser?..... Hahnemann pensa d'abord aux remèdes qui paraissent jouir de la propriété spéciale de guérir certaines maladies spéciales aussi ; le nombre n'en est pas très-grand ; j'en citerai deux, le kinkina et le soufre, dont l'un arrête la périodicité des fièvres dites tierces, et l'autre fait disparaître les éruptions psoriques. Pour savoir à quoi s'en tenir sur leur compte, ce médecin jugea que le moyen le plus sûr était de les administrer à un homme jouissant de la plénitude de sa santé, et d'observer avec soin tous les changemens qui résulteraient de leur action. Comme il se portait très-bien lui-même, il se choisit pour sujet d'une série d'expériences. Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie à la fois, lorsque le kina lui eut fait parcourir toutes les phases et les périodes de la fièvre, et que le soufre lui eut produit une éruption pareille à la gale! Nouvel Archimède, il s'écria : *euréka! je l'ai trouvé!* Et de cette première donnée jaillit toute la science homœopathique qui n'avait plus besoin que d'expériences répétées. Je m'explique.

Un remède, un médicament, que l'on considère vulgairement comme un réparateur de la santé, n'est en réalité qu'un dérangeur de cette santé lorsqu'elle est bonne; un remède est une substance plus ou moins nuisible, qui rend plus ou moins malade. Mais, dira-t-on, comment alors se fait-il qu'il guérisse? Ici commence la *théorie homœopathique*, laquelle est peut-être très-judicieuse, laquelle donne une haute idée de la sagacité d'Hahnemann, mais qui ne sera pas la portion la plus utile et la plus applicable de son immense découverte, dont les faits pratiques font le vrai mérite, aux yeux surtout du public. Cette théorie ne saurait être expliquée en peu de mots; elle n'est donc pas du ressort de ce petit écrit; je dirai seulement qu'elle consiste en ce que, lorsqu'une maladie a été introduite dans le corps vivant par une cause indépendante du pouvoir et du savoir du médecin, comme un miasme, un changement subit de température, un accès de colère, etc., elle ne saurait être combattue plus efficacement que par la même maladie introduite à volonté par le fait d'une substance propre à la produire; laquelle imprime aux organes affectés une secousse légère, mais suffisante pour rétablir leurs fonctions dans leur équilibre naturel. — La manière dont ceci s'opère est un mystère que nul ne saurait percer. J'en reviens aux faits homœopathiques.

Hahnemann donc, ayant découvert que quelques substances propres à guérir donnent la maladie qu'elles chassent, pensa qu'il pourrait bien en être de même de tous les autres médicamens, et il continua de les éprouver d'abord lui seul, puis il s'associa des expérimentateurs parfaitement sains d'esprit et de corps, et doués d'autant de bonne foi que de jugement; c'est avec ces aides qu'il a fait plusieurs dizaines de milliers d'expériences avant de publier sa découverte.

Mais après avoir trouvé que, pour chasser une maladie, il fallait, au moyen d'un remède, inoculer, pour ainsi dire, la même maladie, et attaquer les organes déjà affectés, il a pensé que cette attaque devait être d'autant moindre que les parties étaient déjà plus souffrantes; il a donc cherché à réduire les médicamens à la plus petite parcelle que l'art mécanique pût produire; et en opérant graduellement sur cette échelle, il est parvenu à obtenir des résultats aussi surprenans qu'inattendus. Ainsi, il a observé qu'une substance quelconque, administrée homœopatiquement, conservait son action, lors même que la fraction de *grain* pesant qu'on en donnait était augmentée, au dénominateur, d'un nombre presque incroyable de zéros, par exemple, trente et plus. Pour obtenir ce résultat, il a commencé par la trituration des substances solides et sèches; puis, mélangeant *un grain* de cette

poudre avec *cent grains* d'une poudre inerte, il a recommencé et long-temps prolongé la trituration ; ensuite il a pris *un grain* de ce mélange qu'il a trituré avec *cent* autres *grains* de la même poudre inerte; répétant plusieurs fois cette opération, il a pu obtenir une fraction de *grain* très-minime de la poudre médicamenteuse primitive. En opérant mécaniquement de cette manière, il a fait une autre découverte bien importante; c'est que la trituration développe prodigieusement la propriété, la vertu de la substance triturée; de telle sorte qu'un grain de *chaux*, par exemple, broyé, trituré pendant une heure avec un peu de sucre, aura au bout de ce temps bien plus que cent fois plus d'activité qu'il n'en avait avant cette opération.

Arrivé à un terme avancé de trituration, et ayant augmenté, par exemple, un million de fois l'action d'une substance, il a cherché à l'atténuer en la dissolvant dans l'esprit-de-vin. Mais, autre découverte, les substances insolubles dans l'esprit-de-vin à l'état ordinaire, acquièrent la solubilité par la trituration, et communiquent à ce liquide toute leur propriété médicale; de manière qu'il est devenu nécessaire, avec diverses substances, de répéter plusieurs fois l'opération, de mélanger *une goutte* d'esprit-de-vin chargé de *chaux*, par exemple, avec *cent gouttes* d'esprit-de-vin pur; certains remèdes ont exigé qu'on parvînt ainsi à

obtenir, dans *une goutte* de liquide, la *quarantillionième* (qu'on me permette ce mot barbare) partie du *grain* primitif soumis à la trituration.

On trouvera peut-être que j'entre ici dans des détails superflus, tant ils sont minutieux; mais j'en agis ainsi parce que la presque invisibilité des doses homœopathiques a été jusqu'à ce jour l'occasion de risées, qui n'avaient leur source que dans l'ignorance où étaient les rieurs des belles et grandes découvertes d'Hahnemann, dont chacun peut maintenant apprécier la réalité, soit au moyen de son palais, en goûtant les préparations homœopathiques, soit au moyen de ses yeux, en voyant leurs effets sur les malades, dans tous les cas visibles. Ce n'est que par ces différens travaux, long-temps prolongés, qu'Hahnemann a pu reconnaître et l'intensité et la durée d'action de chacun des remèdes qu'il a expérimentés et qu'il expérimente encore tous les jours, malgré ses soixante-seize ans. Dans des livres savans et déjà nombreux, qui ont eu plusieurs éditions, il a déposé et décrit toutes ses expériences, en invitant les médecins à les répéter et à les poursuivre; et, en faisant connaître tous les symptômes de maladie que *produisent* les remèdes dont il y parle, il a mis tous les praticiens en état de combattre, chez leurs cliens, les mêmes symptômes au moyen des mêmes remèdes.

Voilà, très en raccourci, le point où en est la science homœopathique, dans ce qui peut intéresser le public. J'ai deux mots à ajouter concernant la diète.

La rigueur des expériences faites par Hahnemann lui a manifesté des vertus médicales très-prononcées dans une foule de substances végétales, où elles étaient restées inconnues. Qui se doutait, par exemple, que la *camomille* fût un des remèdes les plus actifs? Partant de là, ce grand médecin a dû interdire à ses malades en traitement, l'usage d'une foule de choses que les praticiens leur permettraient avec la médecine vulgaire. Les règles de diète homœopathique sont même si sévères, que plusieurs personnes sensées ne craignent pas d'affirmer que c'est à cette rigueur seule de régime que l'homœopathie doit ses succès. C'est une erreur; sans doute la diète sévère change le mode d'action de la cause maladive, morbifique, sur le corps vivant; mais elle ne saurait opérer seule dans la pluralité des cas. Que fait-elle, par exemple, dans ces guérisons presque instantanées, subites, qu'on voit suivre l'administration d'un remède infinitésimal dans sa petitesse, guérisons dont Genève offre des exemples, et dont j'ai eu l'inexprimable bonheur d'être témoin dans ma naissante pratique? Encore quelques jours, et les rieurs seront du côté des médecins homœopa-

thes, parce que les faits se seront multipliés sous leurs pas.

Mais, peut-on me dire, en quoi l'homœopathie intéresse-t-elle le public? Pourvu qu'on le guérisse, lui importe-t-il que ce soit par une méthode ou par une autre? Voici ma réponse.

I. L'homœopathie guérit des cas que l'autre médecine ne guérit pas; il en existe des exemples des plus intéressans à Genève.

II. L'homœopathie guérit *réellement* des maladies qui souvent ne sont que déplacées, rallenties ou palliées par l'autre méthode.

III. L'homœopathie guérit quelquefois avec une étonnante rapidité des maladies très-graves, qui, outre les douleurs et les angoisses, entraîneraient une grande perte de temps et de forces.

IV. L'homœopathie n'emploie qu'un très-petit nombre de remèdes dans la même maladie, et en très-petites doses, parce qu'elle attaque immédiatement le mal dans sa source.

V. L'homœopathie n'administre que des remèdes insipides ou agréables au goût; et certes on ne niera pas que le *dégoût* des remèdes n'entre pour beaucoup dans la crainte qu'on a des médecins.

Si ces raisons-là ne sont pas suffisantes pour déterminer le choix du public, il ne serait pas difficile d'en trouver plusieurs autres; j'en vais pré-

senter deux précieuses à Genève, ville éminemment bienfaisante.

Au moyen de l'homœopathie, les pauvres, ceux qui ne gagnent pas tout-à-fait le strict nécessaire, pourront être à l'avenir médicamentés *gratuitement;* car la quantité de remèdes qu'un médecin pourra, s'il le veut, leur administrer lui-même, n'aura pas une valeur qu'on puisse représenter avec de l'argent. Il est certain que pour une somme moindre de 50 francs, l'homœopathie pourrait traiter toute la ville de Genève pendant plus de dix ans.

Une autre raison majeure, qui plaide en faveur de l'homœopathie, mais qui résultera d'une étude approfondie et d'une pratique habituelle de ses préceptes, c'est qu'elle aide éminemment à découvrir, au travers des symptômes *actuels* d'une maladie, les tristes produits de maladies antérieures, si anciennes qu'elles soient. Or, comme la santé des individus résulte très-souvent de celle de leurs proches, et de celle de leur propre enfance; qu'en particulier, les maladies dites *chroniques* ne sont, le plus souvent, que la conséquence du mélange, dans un corps, de plusieurs maladies antécédentes mal guéries; on a droit d'espérer que l'application judicieuse et générale de l'homœopathie diminuera notablement le nombre de ces désordres corporels, qui sont véritablement

le fléau, la terreur des malades et même des médecins, et augmentera même la probabilité de vie et la population absolue.

Il devrait suffire de cette dernière considération pour que le public priât, conjurât ses médecins, sans exception, de s'enquérir diligemment de l'homœopathie, et d'y devenir versés et habiles; chose qui, je dois le dire, est loin d'être facile. En effet, l'homœopathie n'est point un moyen commode de pratiquer la médecine; ce n'est point un nouveau *remède Le Roy*, applicable à tous les maux; elle n'emploie point, comme on l'a prétendu, *les poisons* de préférence; non, cent fois non; elle y a recours *quelquefois*, lorsque l'expérience lui a appris qu'ils sont applicables avec un succès avéré; mais tandis que la médecine vulgaire les ordonne par *quart* ou *huitième* de grain, ou davantage, elle ne les emploie, au plus, que par *trillionième* de grain, et même, je le répète, par *quarantillionième* de grain. Laissons donc là ce reproche, qui tombe de lui-même. Mais insistons sur ce que l'homœopathie demande des remèdes à une foule de substances réputées inertes, le *lycopode*, la *plombagine*, la *houille*, le *charbon*, les sucs d'une grande quantité de plantes méprisées ou négligées, etc.

L'étude donc de l'homœopathie doit être profonde, savante, prolongée, son application exige

une mémoire vaste et sûre, un jugement exquis, une attention scrupuleuse et une méditation continuelle. Partant de là, tout docteur qui ne se sentira pas capable d'un travail réel de sa vie entière fera bien de ne pas se livrer à l'homœopathie; il n'y obtiendrait pas de succès; il discréditerait la science. Heureusement, la supposition n'est pas applicable à Genève, ma patrie; les docteurs y sont tous aussi zélés qu'instruits; et je ne mets nullement en doute que, dans un très-petit nombre d'années, tous mes honorables confrères seront médecins homœopathes.

Ce 25 février 1832.

CHARLES PESCHIER, *docteur*.